

Reconstruire une cabane

C'était juste avant...

Les Charbonnières, le 25 mai 2008

A tous les visiteurs de l'Hôtel du Bûcheron, autrement dit de cette bonne vieille et vénérable cabane à Arthur.

Ce nouveau livre d'or remplace les anciens qui avaient piteuse mine dans leur démantibulage excessif. Nous soustrayons ceux-ci à la consultation avec grand regret. Vous ne retrouverez ainsi pas trace de vos anciens passages dont vous devrez vous souvenir par vous-mêmes. Mais sachez pourtant que tous les anciens livres d'or de cette cabane ne se sont pas perdus et figurent dans leur totalité, depuis 1966, soit depuis 42 ans, aux archives de la commune du Lieu.

Il sera donc loisible pour l'historien de retrouver la trace de toutes vos visites et celui-ci vous saura gré d'avoir mis un commentaire de qualité, spirituel parfois, émouvant souvent, cette cabane, c'est la constatation que nous avons pu faire à ces lectures étonnantes, vous rappelant de merveilleux souvenirs d'enfance.

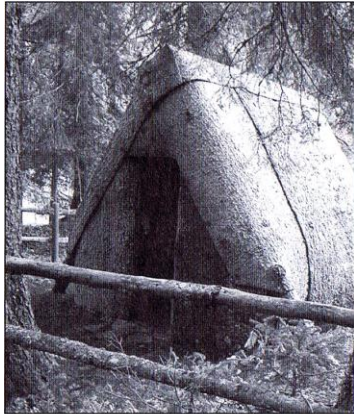
La cabane est certes merveilleuse, mais elle reste fragile et demande une attention de tous les trois ou quatre ans. C'est la raison pour laquelle nous vous demandons d'en prendre soin avec le même amour que si elle vous appartenait, afin qu'elle puisse témoigner longtemps encore des beautés et des richesses de la nature, ce petit bâtiment forestier n'étant en somme que l'émanation directe des produits de nos forêts, sans qu'il n'y ait d'autres artifice qu'une fenêtre, un péclet, des gonds, un petit fourneau avec ses tuyaux, un rien d'éternité, ô sinistre matériau, quand même utile ici, quelques morceaux de tôle dont on a fait les taquets, et bien entendu les innombrables clous.

Sachez encore que la cabane d'écorce n'est pas une invention de « l'oncle Arthur », mais qu'elle correspond à une tradition architecturale ancienne promue depuis des siècles par les charbonniers qui cherchaient à construire un couvert sommaire à proximité de leur charbonnière. Certes les abris d'autrefois étaient plus primitifs et plus sommairement construits, mais le rôle de ces cabanons était le même, protéger le travailleur, ici le passant, des intempéries et lui permettre de souffler un instant.

Sachez encore pour finir que l'Hôtel du Bûcheron figure dans le livre des cabanes de notre excellent ami René Weibel qui nous a fait la grâce de n'en pas donner la situation géographique. Ce qui fait que votre modeste refuge se trouve de cette manière à l'abri des foules et reste discret en son bord de clairière.

Bonne visite, passez au mieux ces quelques minutes ou heures que vous êtes là, à vous ravitailler, vacherin, saucisson et petit coup de blanc, à méditer aussi peut-être, et l'oncle et son petit-neveu seront aux anges !

Une cabane



Une cabane, ce n'est pas grand-chose peut-être. Pour celle-ci ce sont quelques perches, quelques écorces, une fenêtre, une porte, guère plus. Ca n'a aucune valeur marchande. On ne peut vous la voler et quoiqu'elle soit à disposition de tous, puisqu'elle est ouverte en permanence. Un petit refuge au cœur de la grande forêt. Mais surtout un coin de rêve.

On est rentré dans la vieille cabane un peu sombre, parce qu'elle n'a qu'une fenêtre précisément. C'est pour ça d'ailleurs qu'on laisse la porte ouverte, pour donner plus de lumière à cet intérieur minuscule et plein d'une douce pénombre et pour voir le cahier que l'on lit et sur lequel on écrit. On s'est assis sur le vieux banc qui n'est qu'une simple planche usée en surface par tous ceux qui s'y sont à leur tour installés. Et là, dans cet espace clos, d'une petitesse étonnante, vous vous cognez la tête aux perches qui soutiennent les écorces si vous vous mettez dans les bords, dans cet univers fragile fait de la matière même des arbres qui vous entourent, mis à part le pécelet, les charnières et les clous, et bien entendu ce petit fourneau que n'allument que les promeneurs du dimanche qui ont le temps et qui réussiront pourtant bien à vous y ficher le feu, à votre cabane, tonnerre, on rêve. On rêve d'une grande nature que rien ici n'a agressée, et l'on écoute par la porte laissée ouverte, on l'a vu, le grand souffle dans les branches des arbres. Des fois celui-ci est comme une immense plainte qui court sur la forêt, grand bruit qui renforce encore votre sentiment de petitesse au cœur de cette nature restée mystérieuse quoiqu'on la fréquente depuis toujours. La nature et le temps, et parmi ces deux éléments, votre vie, le tout mêlé si intimement que cela vous offre

des interrogations auxquelles pourtant vous ne pouvez répondre.

On est là, sans faire soi-même de bruit, sans rien déranger, presque inexistant. On respire. On voit. On écoute. On pense à sa vie. D'ici, toute simple, presque universelle tant elle l'est, d'en bas, qui n'est pas toujours aussi passionnante qu'on le souhaiterait. On pense à son passé aussi. Et tout à coup, en regardant les vieilles écorces que l'on a sur sa tête, au-dessus de la table, les dernières finalement qui sont d'époque, toutes les autres remplacées deux ou trois fois depuis lors, et parce que sur ces plus anciennes il y a encore d'un peu visible, tracée à la craie blanche, l'écriture de son père, on se souvient d'un passage qu'il avait fait là avec trois de ses enfants. C'était le 7 septembre 1952. Pour nous la première fois que l'on pénétrait dans cette cabane si particulière. Elle était comme perdue, toute petite, au milieu de l'immensité de l'espace que nous venions de traverser. Et où l'on avait suivi, ce père, comme le seul homme apte à vous conduire sans se perdre dans cet univers un peu mystérieux des hauts que l'on trouvait très vaste, avec plein de clairières et de forêts que l'on délaissait les unes après les autres pour trouver d'autres forêts encore et d'autres clairières, un espace presque sans limites qui assurément était plus grand que le monde! On l'avait suivi avec confiance en lui donnant la main. Et c'est là, dans cette petite cabane qu'il nous avait introduit.

- C'est l'oncle qui l'a faite, avait-il dit.

Et c'est là encore, sur l'écorce de l'intérieur, au dessus d'une table qui n'était pas la même qu'aujourd'hui, qu'il avait mis la date de notre passage. Inscription qu'il avait même reproduite, on ne sait pourquoi, au crayon sur la vieille porte d'entrée à l'époque déjà toute grise et sur laquelle il avait peut-être même écrit précisément ce jour-là, avec un bout de charbon de bois qu'il aurait trouvé pas loin, sur un ancien foyer: Hôtel du Bûcheron.

Ce sont certes de vieux souvenirs, et pourtant on en garde la trace, on les préserve en son cœur. Si loin pourtant, si loin dans le temps qu'il semble parfois émaner d'un vieux monde où la vie n'était pas pareille à ce qu'elle est devenue, et où ce que nous attendions d'elle n'était en rien comparable à ce que l'on a pu connaître. Il y avait du mystère et un rien d'angoisse, il y avait tellement de choses à découvrir. Il y avait aussi et surtout, O terrifiante épreuve, que l'on devrait faire sa place parmi le monde des hommes!

On est bien, n'empêche, dans la vieille cabane. Rien ne nous presse. Personne ne nous attend. Laisse-toi aller à tes rêves. Rêve. Laisse-toi pénétrer par cette grande nature qui ne te trahira jamais, et quand même elle sait être dure. Il ne suffit que de regarder à deux pas d'ici la lutte terrible que les animaux, même les plus minuscules, cachés sous les herbes, les feuilles ou les mousses, se mènent entre eux. Elle n'est belle, la nature, en fait, que pour l'esthète et le poète, mais elle reste terrible dans son ensemble, et surtout impitoyable et cruelle pour le faible. Mais ne regarde pas ce côté-ci aujourd'hui. Prends ce qu'elle t'offre par la porte laissée ouverte, cette lumière sur les feuilles au vert tendre, ou alors cette profusion de couleurs d'or et de rouille parce que la saison s'avance et que tu sais qu'ici bientôt, l'hiver et ses prémices auront tu ce qui s'était épanoui, et avec quelle magnificence, pendant une saison que l'on trouve toujours trop courte. Soit aussi reconnaissant vis-à-vis de celui qui l'a construite, cet oncle un peu effrayant qui te pinçait toujours l'oreille quand il te voyait, car c'est de cette manière exacte que cet homme d'aspect costaud et bourru témoignait son amitié aux enfants. Sois humble vis-à-vis du grand maître d'œuvre qui fit ton univers et te protège, ou remercie la destinée simplement qui t'a donné une vie te permettant aujourd'hui même, grâce aux sens qu'elle t'a offerts, de pouvoir saisir les choses si ce n'est de les comprendre. De les aimer surtout. Tu aimes ainsi en toute simplicité mais avec une force qui te surprend, le bois de cette cabane, tu aimes le vieux fourneau dont les portes ne tiennent plus guère, les perches que l'oncle avait mises. Tu aimes cette vieille porte avec ses gonds et épaves qui sont un peu faibles, alors quand tu l'ouvres, elle racle le plancher. Elle a toujours raclé le plancher dont elle a marqué le bois en arc de cercle. Ce sont-là certes des détails. Mais ceux-ci et quelle que soit leur importance, ou plutôt leur peu d'importance, tu les vois. Tu les fais tiens. Tu les incrustes dans tes souvenirs. Ils participent désormais à ta vision du monde.

Et maintenant, vois-tu - ici le temps n'est d'aucune importance - tu signes le livre d'or dans lequel tu as lu les admirations sans détour ou les dessins sommaires des enfants qui sont passé par là. N'est-ce pas d'ailleurs pour eux que tu l'entretiens, parce que tu sais que dans leur regard il y a précisément le miracle de la vie, et parce que ce qu'ils auront vu de beau leur permettra un jour peut-être



d'être meilleurs? Tu regardes la bible posée sur son petit tablar que certains parfois lisent, ou que tout au moins ils remarquent. Ils te disent ainsi: tu sais, j'ai vu la bible. Elle est toujours à la même place.

Et c'est vrai. Elle est là depuis vingt ans, trente peut-être. Et chose étrange, les souris ne l'ont jamais grignotée, ou si peu. Juste un peu les angles du carton de la couverture.

Une cabane, oui, c'est peu de chose quand on y pense. Et pourtant, pour toi, cette cabane-là, c'est quand même une partie de ton existence. C'est une portion de ton cœur. Des images par centaines d'un autrefois récent ou plus lointain. Une amitié vraie avec la matière et les objets. Et c'est bien entendu le souvenir de ton père quand vous aviez passé par là, de ton oncle avec sa grosse barbe et sa pipe qu'il rallumait sans cesse, parce qu'en conversation il oubliait de tirer dessus. C'est l'image de tous ceux là qui ont passé sur cette montagne et s'y sont succédé. Et c'est encore celui de tous ces enfants qui l'ont découverte et se sont extasiés en criant:

- O maman, Hansel et Gretel, la cabane des nains, des fées, des stroumpfs, des trolls, des lutins, de tous ce que vous voulez, vous autres les comme je l'avais été ce jour-là alors que je n'avais guère plus de cinq ans. Pour moi malgré vos images magiques elle reste celle de l'oncle, simplement. Qui venait passer ici quelques heures sur le coup de midi après une bonne transpirée à abattre des arbres dans la forêt proche. Quand il la construisit, en 1942, c'était en pleine guerre encore. On entendait parfois des avions au-des-

sus de la forêt. Car la frontière n'est pas loin. Vous feriez deux kilomètres en ligne droite et vous y seriez pour aller ensuite dans ce pays en ces temps-là devenu maudit par une présence étrange cauchemardesque et où il se passait des choses terribles. Et pourtant ici, à deux pas, voyez, c'était la tranquillité presque absolue. Dans un havre de paix un homme déjà sur l'âge construisait une cabane avec une âme d'enfant. Ame d'enfant certes, mais mains fortes de bûcheron et de charpentier. Et il avait donné vie à ce que son imagination lui commandait.

Et maintenant pourtant, cette cabane où il n'y a pas longtemps tu rêvais, où tu te récréais, où tu pouvais toujours avoir l'impression d'être en dehors du monde, cette cabane en somme si fragile, elle n'est plus. La foudre ou des mains malheureuses l'ont détruite, par le feu. Il n'en reste rien. Elle a brûlé. Elle s'est consumée presque sans que personne n'en sache rien. Là-bas, au cœur de cette immensité de forêts et de pâturages, un peu au bord de la petite clairière à laquelle elle apportait sa poésie et son rêve.

Pleurer? Peut-être. Mais surtout vouloir la reconstruire. Pour vous, pour moi, pour eux tous qui ont des yeux pour voir et un cœur pour aimer.

Rémy Rochat

Note: la cabane à Arthur ou Hôtel du Bûcheron, a brûlé probablement dans la nuit du 2 au 3 juillet. Les causes sont impossibles pour l'heure à déterminer. Imprudence de promeneurs, coup de foudre sur le tuyau du fourneau, qui le saura jamais?

Les Charbonnières, le 12 juillet 2008

Le soir des promotions, des vandales ont tailladé les pneus du vélo de Sandrine, notre petite fille, l'obligeant à rentrer en poussant son vélo, dans la nuit, jusqu'au Brassus. Cette malveillance m'a oppressée. Quel était leur but ? Acculer une petite jeunette dans un coin sombre ?

Et j'ai lu votre article...sur la cabane.

Quand nous sommes arrivés aux Charbonnières en 1971, c'est une des 1^{ère}s choses que Marcel nous a fait découvrir. Puis nos enfants y ont emmené leurs enfants. Les dimanches maussades nous y ramenaient. Ça n'était pas une mince affaire pour la trouver, votre petite merveille. Aussi, cette histoire me brise le cœur. J'espère que c'est un accident, pas de la méchanceté.

L'histoire du vélo, c'était petit petit.

Mais là, c'est un arrachement. Tant d'enfants, tant de parents l'ont aimée. Nous y allions un peu en catimini, toujours émerveillés qu'elle reste si pimpante. Je ressens votre chagrin. C'est la perte d'un être cher, un pan de votre vie intérieure qui s'effondre, tout un parfum d'antan qui disparaît, et j'en suis infiniment triste.

Acceptez toute notre amitié et nos meilleures pensées.

Marcel & Elisabeth Rochat

Les Grangettes.
Photo E. Mouchet

Cher ami,
Bravo pour ton texte pour
rien dans la FAO ! Il est
incisif, sensible, magnifique !
Quel dommage que cette
disparition... Cordialement
m. & e. Rochat

Le Senter, le 11.07.08

Imprimé en Suisse

Ligue vaudoise pour la Protection de la Nature.



Monsieur

1343 Les Charbonnières

Les Charbonnières, le 12 juillet 2008

Le soir des promotions, des vandales ont tailladé les pneus du vélo de Sandrine, notre petite fille, l'obligeant à rentrer en poussant son vélo, dans la nuit, jusqu'au Brassus. Cette malveillance m'a oppressée. Quel était leur but ? Acculer une petite jeunette dans un coin sombre ?

Et j'ai lu votre article... sur la cabane.

Quand nous sommes arrivés aux Charbonnières en 1971, c'est une des 1^{ère}s choses que Marcel nous a fait découvrir. Puis nos enfants y ont emmené leurs enfants. Les dimanches maussades nous y ramenaient. Ça n'était pas une mince affaire pour la trouver, votre petite merveille. Aussi, cette histoire me brise le cœur. J'espère que c'est un accident, pas de la méchanceté.

L'histoire du vélo, c'était petit petit.

Mais là, c'est un arrachement. Tant d'enfants, tant de parents l'ont aimée. Nous y allions un peu en catimini, toujours émerveillés qu'elle reste si pimpante. Je ressens votre chagrin. C'est la perte d'un être cher, un pan de votre vie intérieure qui s'effondre, tout un parfum d'antan qui disparaît, et j'en suis infiniment triste.

Acceptez toute notre amitié et nos meilleures pensées.

Marcel & Elisabeth Rochat

Villars - Tiercelin, 16.7.08

Monsieur,

Grâce à un ami qui a vécu à La Vallée, j'ai eu le plaisir de lire votre article "Une cabane", lecture que je garde précieusement tant c'est écrit avec talent et émotion.

Mon ami a été très déçu de l'incendie car il connaissait bien cet endroit. Vous rendez un bel hommage à cette cabane si originale, unique et qui a résisté des dizaines d'années au rude climat de votre superbe Vallée de Joux.

Je souhaite que "votre coin de rêve" soit reconstruit et que son histoire y soit racontée. Il y a tant de souvenirs pour vous!

En regardant la photo, je vois que cette cabane était en accord avec la forêt. En écorce, petite, discrète elle se fondait dans un paysage de sapins, sombre, sentant bon l'humus et la résine.

Je vis dans les belles forêts du Jorat et de mon balcon j'ai le bonheur d'avoir une vue de votre beaux Jura, de la Dôle au Mt Aubert. On ne s'en lasse pas de cette nature si différente à chaque saison.

J'espère que beaucoup de lecteurs de La Vallée auront aimés cette histoire, un conte, et que grâce à cela la maison des bois soit reconstruite, pour votre joie et la nôtre, et celle des amoureux du Jura.

Avec mes meilleures salutations.

R. Badan

Rachel Badan
"La Villageoise"
Villars - Tiercelin

11.7.08



J'étais toute heureuse de lire un article sur "Une cabane".

Jusqu'à ce que je comprenne la réalité derrière vos mots, si beau, si poétique!

Quelle tristesse...

Si même la cabane du bûcheron disparaît...

J'ai bon espoir. Vouloir la reconstruire!
Je l'ai vue ^{aussi} dans le musée de votre frère... donc un modèle existe!

<< Pour vous, pour moi pour tous ceux qui ont des yeux pour voir et un cœur pour aimer. >> j'ajoute pour nos petits-enfants...

Je souhaite de tout cœur que vous puissiez la reconstruire.

Courage et merci à vous...

Amitiés! Geneviève

L'Hôtel du Bûcheron

Quelle tristesse, Cher Monsieur, d'apprendre qu'un humble coin de paradis vient de sombrer dans l'autre monde. Lorsque vous écrivez : « ...quelques écorces, sans fenêtre, ou porte... » je savais que c'était l'Hôtel du Bûcheron. Proche du Châlotet. Sur le bord d'une clairière née presque de l'au-delà, tant les lumières sont douces en cet endroit-là. Je vais vous raconter une histoire qui s'est passée, il y a quelques années (trois ou quatre, je ne me souviens plus). J'ai une amie dans la Ville qui eut un fils assez tardivement. Elle l'aimait ce fils plus que tout. Un jour, il venait de fêter ses 12 ou 13 ans, ce jeune garçon très sportif, se plaint d'une douleur dans le dos. Sa mère le conduit chez le médecin, orthopédiste peut-être, du moins spécialiste des maladies des sportifs. Après de nombreuses analyses, ce jeune garçon et sa mère entendent une chose terrible : il est atteint d'un cancer des lymphes, à un stade quasi irrémédiable. Sa mère qui est une battante choisit de le faire soigner au mieux. Elle contacte des médecins, oncologues à la Clinique de pédiatrie. Après une année d'intenses soins dont je ne puis vous parler tant ils sont terribles, cet enfant connaît un répit. Nous ne savons pas encore si le cancer ne continuera pas d'évoluer. Qu'importe dans ces moments-là, il faut songer à l'instant présent avec tout ce que cet instant-ci peut vous amener de beau dans le corps et dans l'esprit même si ce corps est meurtri. Après quelques mois passés à son domicile, cet enfant manifesta l'envie d'aller à la montagne. Je l'invitai donc à la Vallée de Joux pendant deux jours. C'était la période des morilles et nous partîmes, hardi petit ! pour chercher ce précieux champignon. Connaissant bien une grande morilleuse des Charbonnières dont le prénom est Laurence, je lui demandai de bien vouloir nous accompagner, le jeune homme et moi-même, afin que nous soyions sûrs de trouver au moins une morille... Avec générosité, elle accepta et nous partîmes pour le Petit Risoud du côté du Châlotet. Je ne sais plus très bien, Cher Monsieur, si nous étions avec Laurence... quoiqu'il en soit c'est à elle que je dois le privilège de connaître cette merveilleuse Cabane qui portait bien son nom : « Hôtel » car c'était une sorte d'Hospice pour les âmes en déroute agressées par le bruit de la ville, du stress, du bavardage, des bruits en

tous genres, moteurs et autres créations humaines car c'était également un Hôtel cinq étoiles dont le luxe suprême était la profondeur du silence entre les cris d'oiseaux, du vent dans les branchages... Et puis cet Hôtel avait l'aspect du merveilleux. J'imagine que ce fut le point d'entrée d'Alice au Pays des Merveilles.

Jeremy (c'est le nom du jeune homme qui se porte bien aujourd'hui) fut absolument émerveillé par ce chalet qui sortit de la clairière après avoir été confondu avec les arbres environnants. Nous nous étions arrêtés une centaine de mètres de la Cabane et j'avais dit Jeremy : « Il y a un trésor là, au loin, cherche si tu le trouves... Et tout à coup il la vit cette Cabane merveilleuse.

Avant de vous raconter la fin de cette petite histoire, permettez-moi de vous dire combien j'ai aimé la barrière de bois qui entourait cette petite bâtisse faite d'écorce. Car elle délimitait pour moi un lieu qui ressemblait à s'y méprendre à un lieu sacré. Passée la barrière, nous nous sentions une autre personne, comme investie d'une puissance supérieure à nous-mêmes dont nous ne connaissions ni la forme, ni l'existence mais dont nous approchions la présence. Nous n'étions pas inexistantes mais nous devenions présents à la forêt, élément non séparé de la nature qui nous entourait. Comme vous le dites, Cher Monsieur, « ...un espace presque sans limites qui assurément était plus grand que le monde »...

Je continue mon récit. Nous sommes entrés, Jeremy et moi-même dans la Cabane et nous vîmes un livre d'or sur lequel nous avons écrit ce que nous inspirait ce lieu. Nous l'avons fait avec beaucoup de sérieux et le jeune garçon vivait en lui-même des instants réparateurs, j'en suis plus que certaine. La beauté de la nature est ainsi faite qu'elle ne serait jamais aussi belle si elle n'était sauvage, cruelle et parfois vengeresse. Car sans la nuit le jour n'existe pas. S'il n'y a pas risque de tomber dans le néant, l'infini serait toujours imperceptible à nos sens. Je ne comprends pas pourquoi le noir est toujours aux côtés du blanc, mais je le vis chaque jour et ma foi en choisissant un chemin avec l'espoir dans le cœur... eh bien, la lumière peut-être existera, sera derrière ou dans une forêt d'épicéas et de sapins blancs.

Je comprends, Cher Monsieur, ce que votre cœur ressent. Si comprendre n'est pas le terme exact, du moins est-il proche d'un ressenti commun, et j'imagine qu'il fait partie de votre famille proche cet Hôtel du Bûcheron. Faisait aurais-je dû écrire. Car il est vivant,

pour moi. Il est dans quelques esprits humains de par le monde qui passèrent un jour par là. Il est dans votre cœur, au plus profond de vos racines puisqu'il fait partie de votre enfance dans ce qu'elle a de presque intransmissible... Elle est dans le cœur aussi d'un jeune homme qui aujourd'hui va beaucoup mieux, et qui garde j'en suis sûre un souvenir lumineux de ce moment de vie dans le Risoud.

« C'est l'oncle qui l'a fait », avait dit votre père. Votre oncle n'est pas absent. Il est présent. Cette Cabane était un témoin d'un temps lointain qui semble émaner d'un vieux monde. Et pourtant... moi qui fut spécialisée dans l'avant-garde, les choses modernes dans l'art... je me retrouve à soixante ans avec la ferme croyance que le nouveau nous le trouvons dans ce qui nous est transmis, dans la tradition faite nôtre, mastiquée par notre présent... ce vieux monde si présent... Nous restons proches du centre de ce vieux monde, sans histoire, ni chronologie, proches d'une forme d'infini qui apaise le cœur. C'est vrai la nature est belle, et nous ressentons ce que vous nommez le « Grand Maître d'œuvre » quand nous nous perdons hors des sentiers battus et que nous retrouvons une clairière qui parle à notre mémoire.

Merci, Cher Monsieur pour votre texte. Merci de me l'avoir adressé. Bien sûr il est toujours possible de reconstruire un chalet plus beau qu'avant. Celui-ci a des témoins de son existence, dans un temps qui ressemble à s'y méprendre à celui qui régnait dans le désert du Petit Prince. Amitiés. CFB-5.7.08

Une cabane de contes de fées dans le Risoux



Rémy Rochat pose une plaque d'écorce fraîche. Avec ses quelques trois mètres de long, elle couvrira le pan de toit et le bout de façade.



Le levage. Après avoir été fendue longitudinalement à la tronçonneuse, l'écorce est délicatement décollée de la bille de sapin.

LA VALLÉE

Au-dessus des Charbonnières, Rémy Rochat reconstruit sa cabane en écorce de sapin, détruite par le feu.

Comme le vieux chalet, elle a été détruite. Comme le vieux chalet, elle renaîtra. D'ailleurs, le propriétaire, Rémy Rochat, des Charbonnières, s'y emploie, seul, depuis samedi dernier. C'est peut-être dans la nuit du 2 au 3 juillet que les flammes ont dévoré cette cabane en écorce de sapin à l'orée d'une clairière, entre le Chalottet et le chalet d'alpage la Muratte, au-dessus des Charbonnières. Main criminelle, imprudence, foudre? Sans réponse, Rémy, qui a découvert le désastre le 5 juillet, a cessé de s'interroger.

Inconditionnel amoureux de la forêt, le fondateur des Editions du Pèlerin tient à ce que son Hôtel du Bûcheron offre à nouveau au randonneur son refuge et au lieu son mystère que

l'imaginaire lie au monde enchanteur des contes de fées et des histoires fantastiques. Et d'ici à la fin du mois, celle que les Combiens appellent «la cabane à Arthur» réapparaîtra, comme par magie, à l'emplacement exact de la défunte hutte. «Je n'y viens que rarement, raconte Rémy Rochat. Ce n'est dès lors pas pour moi que je la reconstruis. Mais pour ce qu'elle représente ici, pour ceux qui la connaissent, pour le promeneur. Elle fait partie du patrimoine du Risoux.»

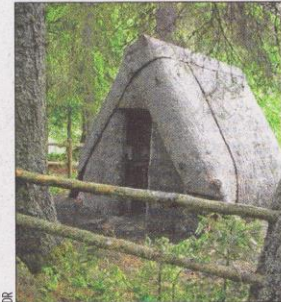
De grand-oncle en fils, dates et destins liés

Plus belle qu'avant? Difficile, elle l'était déjà. Mais à l'identique, selon une technique de construction qu'utilisaient les charbonniers et les bûcherons autrefois. Et sans plan, tant l'infrastructure est ancrée dans la mémoire de Rémy. Sur un bâti de rondins, érigé en forme de tente canadienne, sont fixées de grandes et larges (de 60 à

120 cm) plaques d'écorce de sapin, enveloppant ainsi le toit et les façades.

C'est en 1942 qu'Arthur Rochat, grand-oncle de Rémy, construisait sa cabane, havre de paix pour ce bûcheron. Arthur décède en 1959. La cabane, dès lors, se délabre lentement. En 1965, Rémy la restaure totalement, avec la pose de nouvelles plaques d'écorce sur la charpente dénudée. Sur quelques rescapées, il peut encore lire une inscription que son père avait tracée à la craie blanche: «Le 7 septembre 1952, Gaston Rochat» et les prénoms de trois de ses fils, dont Rémy. «J'avais 5 ans et je m'en souviens. Je découvrais avec enchantement la cabane pour la première fois», confie-t-il. Cette découverte allait unir les destins de la hutte et du gamin, puisqu'il en deviendra le restaurateur.

D'entretien en réparations, elle n'en souffre pas moins du climat combier. Si bien qu'en 2004 et en 2007, Rémy remet la



Avant l'incendie de juillet dernier. La nouvelle cabane sera en tous points identique.

main à l'écorce, aidé de membres de sa famille. Bonne pour trois à quatre ans. La fatalité en a voulu autrement. «Elle avait 60 ans et malgré le renouvellement de la couverture, le châssis était atteint et devait être entièrement refait. Ce coup du sort n'a, finalement, qu'accélééré le cours des événements.» Philosophe, le Combier.

JEAN-FRANÇOIS AUBERT

Article de 24 Heures du 21 août 2008, où l'on trouve les seules photos du constructeurs à l'oeuvre !

Le Sentier le 15 oct. 08.

Non cher,
Aux Charbonniers il y a le vacherin
nouveau, mais encore plus, l'Hôtel du
Bûcheron nouveau!

En promenade à jour avec mon épouse,
nous avons découvert ton labour de l'été!

Alors, sincères félicitations pour avoir su
conjuguer le mauvais sort.

Bonne vie à l'Hôtel du Bûcheron 08.

Amitiés. Rein

Annexe: 1 photo.



Rencontre avec l'oncl'Arthur – du 7 septembre 2008 -

Tout en décollant mes écorces sur un arbre de pâturage abattu en un rien de temps, je m'imaginai qu'il était là, le vieil oncle, pas très loin, appuyé contre un autre tronc qui était bien debout celui-là, car je n'allais quand même pas déguiller tous ces vaillantes plantes qui infestaient le pâturage depuis que les fromagers n'avaient plus besoin de bois, puisqu'il ne fabriquaient plus, ça faisait très exactement cinquante et un ans. Et le vieil oncle, trapu et fort, avec sa barbe qu'il ne soignait pas tous les jours, il fumait sa pipe, comme en récréation, et me regardait avec son air tout à la fois méfiant et moqueur. Il était, oui, de ce genre de citoyens qui prennent vite les autres pour des infirmes, tout au moins pour des individus d'une catégorie de sous-hommes qui en savent moins qu'eux qui furent là depuis des décennies, voire des siècles avant ces cradzets que nous sommes.

Donc il me regardait tranquillement lever les écorces, et finalement il ne trouvait rien à redire, puisque j'accomplissais ce que lui avait fait autrefois de même manière, exactement, et qu'en plus j'étais appliqué et sérieux, prenant garde à ne créer aucune fente dans la masse de la matière dont on voyait en même temps le rugueux de l'extérieur et le lisse de l'intérieur qui pissait encore un rien d'eau, alors que nous étions déjà à la fin du mois d'août. On sentait l'odeur de la fumée de sa pipe, à l'oncle, un tabac corsé. Et celle-ci se mélangeait à l'odeur de l'écorce, qui n'avait pourtant pas encore atteint sa pleine maturité, puisque trop fraîche encore pour développer le maximum de ses senteurs tanniques qui arrivent même parfois à vous indisposer en un espace clos, tant elles sont fortes et pénétrantes. En l'on sentait aussi, je le pense, ma propre odeur, puisque je transpirais à grosse gouttes en une journée chaude de fin d'août, un temps qui n'est plus à vrai dire pour s'adonner à un tel travail, mais tant pis, on ne choisit pas toujours l'époque à laquelle on veut accomplir tel ou tel ouvrage qui presse et ne peut attendre.

Il me dit alors :

- Dans le fond, ma cabane, elle était joliment fichue. Alors, en quelque sorte, qu'elle ait brûlé, ce n'est pas un drame !

Et il disait cela de sa propre cabane, en réaliste qu'il était, presque impitoyable dans ses jugements définitifs et à l'emporte-pièce. Mais sans néanmoins qu'il n'ait été dénué d'une certaine poésie, puisque c'est lui-même qui avait construit cet abri qui en somme ne lui rendait service que de sept en quatorze, quand il venait par ici abattre des arbres dans le gros de la forêt et non pas dans le pâturage ainsi que je le faisais. Le plus souvent cependant il allait plutôt contre en bas, du côté des Pierres Plates, et qu'alors il remontait au chalet pour s'abriter ou pour se reposer à midi. Mais il y avait qu'au chalet il pouvait y avoir du monde en saison, et que lui, ce qu'il aimait surtout, c'était la solitude. Et c'est pour ça qu'il avait construit cette cabane, et que même, il paraît, la chose était très vague dans mes souvenirs, il en avait construit une autre, là-bas,

droit au dessus du chemin qui conduit au chalet. Mais tout cela datait, et cette seconde cabane, le bétail en était arrivé à bout très tôt, de sorte que l'on ne découvrait plus rien, et même pas l'emplacement. C'est dire si ce genre de construction s'intègre au paysage et que s'il vient à disparaître, il ne laisse aucune trace. Aucune, mis à part peut-être, en grattant la terre, quelques clous et des petits bouts de tôle, un péclet et des épaves aussi peut-être...

Qu'elle ait brûlé n'a pas été un drame. C'est ce à quoi je pensais. On trouvait bizarre que je n'en ai pas été plus affecté. Comme si j'avais eu du plaisir à la reconstruire. Tandis que c'était surtout du travail, un petit calcul à cet égard me permettait d'aligner cent heures au moins. Et pas des heures de rien. Des heures pénibles où tu t'éreintes et où parfois tu te dis déjà que ce n'est plus de ton âge. Mais néanmoins, ces heures, si nombreuses étaient-elles, elles ne me pesaient guère, puisqu'elle se suivaient les unes les autres sans à coup, je veux dire par là que les différentes tâches de la reconstruction pouvaient s'accomplir presque sans réfléchir, et avec la chance encore de trouver que l'on pouvait lever des écorces à cette époque, c'est-à-dire que la sève, loin d'être redescendue, était encore montante, surtout pour ces bois de pâturages qui, plus que les autres, semblaient vouloir faire durer la saison. Pas étonnant qu'ils aient eu une pousse si active tandis que j'assénais des vérités à l'oncle dont il ne savait que faire, lui persuadant que ces arbres là ne servaient à rien, qu'ils étaient trop nombreux par la seule paresse des propriétaires, dont lui-même, et que dessous il poussait cette multitude de chardons que l'on aime tant !

L'oncle, il était là contre son tronc qui semblait lui être devenu ami. Il hochait la tête sans répondre. Il fumait toujours. Il était tout dans ses pensées qui n'étaient pas forcément les miennes. Il philosophait, sur l'existence probablement, que l'on vit sans toujours savoir à quoi ça sert, et que si pour une génération donnée, on n'aurait pas fait en somme que de servir de point de jonction entre deux autres générations, celle qui a précédé et celle qui suit ? On se pose des questions, oui, même qu'on est là et qu'on croit vivre, même qu'on travaille et qu'on abat des arbres pour en enlever les écorces. Et que finalement on trouve à cela une certaine jouissance. Car il y a déjà ce que l'on voit, les branches par terre, avec les colchiques à profusion entre et que l'on malmènera quelque peu par notre travail. Il y a ce tronc que l'on dépouille de ses écorces et qui se trouve tout blanc, un peu comme si on vous enlevait les habits et qu'alors se découvrait votre peau toute laiteuse de ce qu'elle ne voit jamais le soleil. Il y a ce grand soleil que l'on voit au-dessus des arbres et qui disparaîtra avant le soir, à ce qu'on nous annonce, alors profitons-en !

- Que racontes-tu, qu'on n'aura plus le soleil en fin d'après-midi. Mais qui te l'a dit, grand menteur, Regarde voir ce beau ciel qu'on a, pas un nuage, rien, alors, moi, tes histoires, je les crois pas, bourrique !

Je n'insiste pas. On voit les traces des deux feux que j'ai faits hier. L'un d'eux fume encore. Un énorme tronc que j'y avais mis et qui s'est tout consumé de l'intérieur, de manière que maintenant, il ne reste quasiment plus que l'écorce.

C'est vrai, on sent encore la fumée. Et l'on sent surtout ces odeurs d'arbres et d'écorce qu'on lève. On est bien, dans le fond, même qu'on transpire à grosses gouttes. Plus qu'Arthur qui n'en fout pas une rame et qui se justifie.

- J'ai plus l'âge de m'esquinter à lever des écorces. Ma cabane, et bien, voilà, maintenant, je te la donne. Je te charge de l'entretenir. Moi j'ai plus le goût ni l'envie. Encore moins la force.

Plus l'envie, plus l'envie, facile à dire. Et moi, l'ai-je, surtout que là il faut la reconstruire. La foudre ou un imbécile y a bouté le feu. Elle s'est consumée. Entièrement comme le tronc de tout à l'heure, mais non de l'intérieur, en un gigantesque brasier qui a peut-être même, tant il était violent, condamné les arbres qui étaient là, tout autour, et dont les branches maintenant sont roussies.

- Viens quand même t'asseoir un peu, va, oncl'Arthur.

Il vient. Il s'assied sur l'écorce du tronc qui reste en place, à partir du milieu de la longueur, là où est le plus de branches, mais celles-ci, je les ai déjà coupées. Je tire le sac à nous et j'en sors le peu qu'il y a. On ne va pas faire des agapes avec ça. C'est simple, j'ai rien qu'une banane et du thé dans un thermos, avec un seul verre qui est le capuchon. Je remplis ce godet d'alou et je le lui tends qu'il prend dans sa grosse main calleuse. Il boit. Il boit facile car le thé n'est pas bouillant. Je le regarde boire. J'aime, n'empêche, cette grosse figure ronde avec la barbe qu'il a. Ce visage buriné, ce beau visage, avec une moustache fournie et solide. Un beau type dans le fond, cet Arthur. Une conversation un peu limitée il est vrai, mais c'est son genre. Il ne fait pas de longues phrases. Il parle souvent par un ou deux mots sans qu'il n'y ait de rajout. Il dit oui. Il dit que veux-tu. Il hoche la tête en disant : tu crois. Il n'est jamais certain que vous lui racontiez la vérité. Il doute un peu de tout. Et puis il y a surtout qu'il est de deux générations avant vous et que vous, pour lui, vous ne serez jamais qu'un gamin parmi tant d'autres, c'est-à-dire pas grand-chose. Bien entendu, pas encore ressuyé derrière les oreilles ! Pas qu'il ne vous aime pas. Mais il y a que c'est sa vie qui passe avant la vôtre qui n'en est qu'à son devenir, tandis que la sienne, il le sait trop bien, elle est déjà derrière lui. Et en un certain sens il ne le regrette pas. Tous ces arbres qu'il a fallu abattre à la hache et à la scie, pas question ici de tronçonneuse, pour gagner sa vie. Ça n'est pas croyable. Encore beau qu'après tant de fatigues on puisse encore se tenir debout. Donc pas question de recommencer une telle vie, plutôt s'encrotter directos qu'avoir encore autant de peine en ce bas monde qui est pourtant le seul monde que l'on puisse avoir.

L'oncle Arthur, il me dit encore :

- Et cette cabane, maintenant que tu l'as reconstruite de tes propres mains, tu vas l'appeler comment. Tu vas quand même pas lui redonner mon nom ?

C'est une question qui ne m'effleure pas. Il s'agit de la cabane à Arthur, quand bien même elle brûlerait encore deux ou trois fois et que moi ou un autre ait le courage de la reconstruire. Elle est la cabane à Arthur parce qu'elle occupe le même espace, que c'est donc le même air qu'ici l'on respire, et parce que

surtout, la forme qu'elle a, c'est lui qui l'a inventée, ou plutôt réinventée, étant nécessaire de se souvenir que dans le temps, des cabanes de ce genre, elles étaient probablement courantes, bâties par des charbonniers à proximité de leur meule.

Mais c'est pas le tout, ça, il ne faut pas penser qu'à la cabane, plutôt à cette grande et sainte nature qui nous entoure. A cette fourmilière qu'on a dérangée dans nos travaux, tout en prenant pourtant garde de ne pas l'abîmer. Du respect que diable. Ma foi, pour les colchiques, on n'y peut rien, ils sont trop nombreux depuis quelques jours, ils ont envahi ce coin de pâturage. On est là, assis, l'un près de l'autre, chacun avec ses réflexions. Il fait bon. On est en chemise. On regarde ce qui nous entoure, on voit des trous de sangliers dans le pâturage, pas loin. Ils passent toutes les nuits et rebouillent à chaque fois un nouveau coin. Faudrait leur donner un bon coup de fusil. Mais on n'a pas de fusil, même pas une cata ! On a oublié la totalité des facéties guerrières de nos enfances. On n'est plus là que pour le boulot, quoique aussi pour cette sainte impression que l'on a de cette immense nature qui nous entoure et nous encadre. Ainsi, même si Arthur n'était pas là à côté de moi, il y aurait quelqu'un d'autre, l'un de ses frères, son père, son arrière-grand-père, tous ceux qui sont passé par là. Leur ombre n'est pas disparue. Elle n'est certes pas très visible, mais elle est là quand même, là-bas sous ce grand érable sycomore ou au fond du vallon. Ou encore plus loin, dans les environs du chalet. Ombres bienfaisantes. Ombres qui te permettent de n'être jamais seul. Et jamais dans la frayeur de la solitude. Et jamais dans des interrogations qui seraient désespérées. Tout t'entoure, t'encadre et te protège. Tu es moins seul ici que dans le reste du monde. Et tu es toi-même, pleinement.

- N'est-ce pas, oncl'Arthur ?

L'oncle Arthur ne m'a hélas pas répondu. Je me tourne à gauche, là où il était. Plus personne. Je regarde le tronc contre lequel il se tenait tout à l'heure appuyé tandis qu'il fumait. Disparu. Je suis seul. Je suis seul et je comprends qu'il ne fut jamais là, que ce n'était qu'un grand rêve que j'avais dans la tête, alors que je levais les l'écorces ainsi qu'il l'avait fait, autrefois il y a longtemps. Il y a plus de soixante ans !

à l'abbaye le 29.10.08

Mariem.

Avec émotion l'on retrouve
à l'orée du bois "le Cabane d'écorce"
reconstruite aussi belle qu'avant
Beaucoup de courage, d'années de
sauterelles pour recréer cet endroit
magique.

Merci pour l'ouche Arthur. et pour
votre travail impeccable.
Bonne soirée de l'abbaye place

de la Tour 16.

Genevieve Papenand Raedt

Pl. Reuilley stp passer le message
à votre père. , merci